

CHAPITRE 1

MES PARENTS ET MES PREMIÈRES ANNÉES

Depuis bien longtemps, la culture indienne se caractérise par la recherche des vérités suprêmes et par la relation entre guru¹ et disciple qui l'accompagne.

Mon propre chemin m'a conduit vers un sage de stature chrétienne dont la vie exemplaire a été ciselée pour les siècles à venir. C'était l'un de ces grands maîtres qui font la véritable richesse de l'Inde. Apparaissant à chaque génération, ils ont préservé leur pays du sort de l'ancienne Égypte ou de Babylone.

Je constate que, dans mon enfance, mes premiers souvenirs évoquaient les éléments anachroniques d'une incarnation précédente. Des images précises d'une vie lointaine durant laquelle j'avais été yogi² dans les neiges de l'Himalaya me revenaient à la mémoire. Ces aperçus du passé, par quelque lien transcendant, me donnaient aussi un aperçu du futur.

D'autre part, je me rappelle les humiliations inévitables de la petite enfance. J'acceptais mal d'être incapable de marcher ou de m'exprimer librement. Des élans de prières se manifestaient en moi devant les limitations de mon corps. Ma vie émotionnelle était intense et s'exprimait mentalement dans les mots de plusieurs langues. Au milieu de cette confusion intérieure de langages, je m'accoutumais peu à peu à distinguer les syllabes bengalies de mon entourage. Combien les adultes se trompent en croyant que l'esprit d'un enfant se limite uniquement à ses jouets ou à ses petits pieds !

Le bouillonnement de mon esprit et l'incapacité de mon corps à s'exprimer déclenchaient en moi de nombreuses crises de larmes tenaces. Je revois encore la perplexité générale de la famille devant ma détresse. Des souvenirs plus heureux m'envahissent également : les caresses maternelles et mes premières tentatives pour énoncer des

¹ Maître spirituel. La *Guru Gita* (verset 17) décrit avec justesse le guru comme celui qui « dissipe les ténèbres » (de *gu* : « ténèbres » et *ru* : « ce qui dissipe »).

² Personne pratiquant le yoga, « union », ancienne science de méditation sur Dieu. (Voir chapitre 26 : « La Science du Kriya Yoga ».)

Autobiographie d'un Yogi

bribes de phrases ou pour ébaucher des pas. Ces premières victoires, d'habitude vite oubliées, sont pourtant le fondement naturel de la confiance en soi.

Les souvenirs venant d'un passé aussi lointain qu'une vie antérieure ne constituent pas un cas unique. C'est un fait connu que nombre de yogis sont restés conscients de leur identité même lors du spectaculaire passage de la « vie » à la « mort » et inversement. Si l'homme se limitait seulement à un corps physique, la perte de celui-ci mettrait véritablement fin à son sentiment d'identité. Mais si l'on croit à la véracité des paroles des prophètes au fil des millénaires, l'homme est essentiellement une âme incorporelle et omniprésente.

Bien qu'inhabituels, des souvenirs aussi précis de la petite enfance ne sont pas non plus extrêmement rares. Au cours de voyages dans de nombreux pays, j'ai entendu, de la bouche même d'hommes et de femmes dignes de foi, le récit de souvenirs similaires.

Je naquis le 5 janvier 1893, à Gorakhpur, ville du nord-est de l'Inde, près de l'Himalaya. C'est là que je passai les huit premières années de ma vie. Nous étions huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Moi-même, Mukunda Lal Ghosh¹, j'étais le second fils et le quatrième enfant.

Mon père et ma mère étaient Bengalis, de la caste des *Kshatriyas*². Tous deux étaient dotés d'une nature vertueuse. Leur amour mutuel, calme et digne, ne s'est jamais exprimé de manière frivole. Cette harmonie parentale parfaite favorisait l'épanouissement de nos huit jeunes vies bouillonnantes.

Notre père, Bhagabati Charan Ghosh, était bon, grave, parfois même austère. Nous l'aimions profondément, mais en signe de respect nous gardions envers lui une certaine distance. Mathématicien et logicien remarquable, il se laissait guider principalement par la raison. Mais notre mère était une reine des cœurs et l'amour était sa seule manière d'éduquer. Lorsqu'elle mourut, notre père extériorisa davantage sa propre tendresse et je remarquais alors que souvent son regard rappelait étrangement celui de notre mère.

C'est en présence de notre mère que nous, les enfants, fîmes très tôt la connaissance douce-amère des Écritures. Elle avait l'ingéniosité

¹ Mon nom fut échangé contre celui de Yogananda en 1915 lors de mon admission dans l'ancien Ordre monastique des Swamis. En 1935, mon guru me conféra le titre religieux de Paramahansa (voir pages 237 et 429).

² La deuxième caste, à l'origine celle des dirigeants et des guerriers.

de tirer du *Mahabharata* et du *Ramayana*¹ des récits répondant aux exigences de la discipline; en de telles occasions, l'instruction et la réprimande allaient de pair!

En signe de respect pour notre père, notre mère avait coutume de nous habiller avec soin l'après-midi pour l'accueillir à son retour du bureau. Il occupait une situation correspondant à celle de vice-président dans une des plus grandes compagnies de l'Inde: la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur. Il devait se déplacer fréquemment pour son travail et notre famille vécut dans différentes villes pendant mon enfance.

Ma mère se montrait particulièrement généreuse envers les pauvres. Mon père était également bien disposé envers eux, mais son respect de la loi et de l'ordre incluait le budget familial! Il arriva qu'une fois, en l'espace de quinze jours, ma mère dépensa davantage pour nourrir les pauvres que le revenu mensuel de mon père.

« Je t'en prie, tout ce que je te demande, dit alors mon père, c'est de faire preuve de générosité dans des limites raisonnables! »

Même une douce réprimande de la part de son mari chagrinait ma mère. Sans faire part aux enfants d'un désaccord quelconque, elle commanda aussitôt un fiacre.

« Au revoir, je retourne chez ma mère! » dit-elle.

Ultimatum vieux comme le monde! Abasourdis, nous nous répan-dîmes en lamentations. Notre oncle maternel arriva à point nommé et murmura à l'oreille de notre père quelque sage conseil, sans aucun doute venu du fond des âges. Après que notre père eut fait certaines remarques conciliantes, notre mère, heureusement, congédia le fiacre. C'est ainsi que s'est terminé le seul différend que j'aie jamais remarqué entre mes parents, si ce n'est encore cette discussion significative:

« S'il te plaît, donne-moi dix roupies pour une malheureuse femme qui vient d'arriver chez nous. »

Le sourire de ma mère était, à lui seul, persuasif.

« Pourquoi dix roupies? Une seule suffit. » Mon père se justifia en ajoutant: « À la mort de mon père et de mes grands-parents, j'ai connu pour la première fois la pauvreté. Pour unique petit-déjeuner, avant de faire des kilomètres à pied pour me rendre à l'école, je prenais une petite banane. Plus tard, à l'université, j'étais tellement dans le besoin que j'ai demandé à un juge fortuné de m'aider en m'attribuant une roupie par mois. Il refusa, me faisant remarquer que, même une roupie, c'était beaucoup. »

¹ Ces textes épiques très anciens sont pour l'Inde un trésor d'histoire, de mythologie et de philosophie.

Autobiographie d'un Yogi

Avec la logique du cœur, ma mère répondit aussitôt :

« Combien le refus de cette roupie a laissé en toi d'amertume ! Veux-tu que cette femme garde en elle le souvenir douloureux de s'être vu aussi refuser dix roupies dont elle avait grand besoin ?

— Tu as gagné ! » dit mon père. Du geste traditionnel des maris vaincus, il ouvrit son portefeuille :

« Voici un billet de dix roupies. Donne-le lui avec mes meilleures pensées. »

La première réaction de mon père était d'opposer un refus à toute nouvelle demande. Son attitude envers cette inconnue qui avait si facilement inspiré de la compassion à ma mère offrait un exemple de sa prudence coutumière. La réticence à accorder son consentement immédiat lui donnait en fait le temps d'une sage réflexion. J'ai toujours constaté que mon père était raisonnable et équitable dans ses décisions. Ainsi, lorsque je pouvais étayer mes nombreuses requêtes d'un ou de deux bons arguments, il me permettait, invariablement, d'obtenir l'objet convoité, que ce soit un voyage ou une nouvelle motocyclette.

Mon père était très strict sur la discipline envers ses jeunes enfants, mais envers lui-même il était véritablement spartiate. Par exemple, il n'allait jamais au théâtre. Ses distractions consistaient en différentes pratiques spirituelles et en lecture de la Bhagavad Gita¹. S'abstenant de tout luxe, il portait la même vieille paire de chaussures jusqu'à ce qu'elle fût hors d'usage. Ses fils achetèrent des automobiles dès que leur utilisation fut répandue, mais mon père se contentait du tramway pour se rendre quotidiennement au bureau.

Amasser de l'argent par amour du pouvoir ne présentait pour lui aucun intérêt. Une fois, après avoir créé la Banque Urbaine de Calcutta, il refusa même d'en détenir des actions, considérant n'avoir accompli que son devoir de citoyen dans ses moments libres.

Plusieurs années après que mon père eut pris sa retraite, un expert-comptable vint d'Angleterre pour examiner les comptes de la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur. L'enquêteur médusé découvrit que mon père n'avait jamais réclamé les primes qui lui étaient dues.

« Il a accompli le travail de trois hommes ! dit le comptable. La compagnie lui doit 125 000 roupies d'arriérés. »

Mon père reçut un chèque de ce montant, mais n'y accordant pas

¹ Ce noble poème épique en sanskrit, faisant partie du Mahabharata, constitue la Bible hindoue. Le Mahatma Gandhi écrivit à son sujet : « Ceux qui méditeront sur la Gita en retireront chaque jour une joie et une compréhension nouvelles. Il n'y a pas un seul problème spirituel que la Gita ne puisse résoudre. »

d'importance, il oublia d'en parler à la famille. Beaucoup plus tard, mon plus jeune frère, Bishnu, qui avait remarqué cette grosse somme sur un relevé bancaire, l'interrogea à ce sujet.

« Pourquoi se réjouir du profit matériel ? répliqua mon père. Celui dont le but est la sérénité intérieure ne se sent pas plus exalté par le gain que déprimé par la perte. Il sait que l'homme arrive dans ce monde sans un sou et qu'il le quitte sans un sou. »

Au début de leur mariage, mes parents devinrent disciples d'un grand Maître, Lahiri Mahasaya de Bénarès. Cette relation renforça le tempérament naturellement ascétique de mon père. Ma mère fit un jour une étonnante confiance à ma sœur aînée, Roma :

« Ton père et moi ne dormons ensemble comme mari et femme qu'une seule fois par an dans le but d'avoir des enfants. »

C'est grâce à Abinash Babu¹, employé d'une succursale de la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur, que mon père connut Lahiri Mahasaya. À Gorakhpur, Abinash Babu m'instruisait en me racontant les histoires édifiantes de nombreux saints de l'Inde. Invariablement, il terminait par un hommage à la gloire de son guru.

« Avez-vous jamais appris dans quelles circonstances extraordinaires votre père est devenu disciple de Lahiri Mahasaya ? »

C'était par une chaude après-midi d'été, comme nous étions assis sur la terrasse devant la maison, qu'Abinash me posa cette question intrigante. Je fis non de la tête avec un sourire d'anticipation.

« Il y a bien des années, avant votre naissance, j'ai demandé à votre père, qui était mon chef de bureau, de m'accorder une semaine de congé afin d'aller voir mon guru à Bénarès. Mais votre père a tourné mon projet en ridicule :

« Allez-vous devenir un fanatique religieux ? s'enquit-il. Concentrez-vous plutôt sur votre travail au bureau si vous voulez obtenir de l'avancement. »

« Ce jour-là, je rentrais chez moi, le cœur triste, par un sentier boisé lorsque je vis arriver votre père en palanquin. Il congédia alors serviteur et moyen de transport et se mit à marcher à mes côtés. Cherchant à me consoler, il me fit valoir les avantages du travail pour atteindre le succès dans ce monde. Mais je l'écoutais d'un air absent. Mon cœur répétait : "Lahiri Mahasaya, je ne peux pas vivre sans te voir !" »

« Notre chemin nous conduisit à la lisière d'un paisible champ où le soleil de fin d'après-midi caressait de ses rayons la crête ondulante des

¹ Babu, « monsieur » en bengali, se place après le nom.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Préface de W. Y. Evans-Wentz | IX |
| Introduction | XI |
| Chapitres : | |
| 1. Mes parents et mes premières années..... | 3 |
| 2. La mort de ma mère et l'amulette mystique | 16 |
| 3. Le saint aux deux corps | 24 |
| 4. Ma fugue vers l'Himalaya est interrompue | 32 |
| 5. Le saint aux parfums et ses prodiges | 47 |
| 6. Le swami aux tigres | 55 |
| 7. Le saint aux lévitations..... | 64 |
| 8. Jagadis Chandra Bose, grand scientifique de l'Inde | 71 |
| 9. Le bienheureux fidèle et son amour cosmique (Maître Mahasaya) | 81 |
| 10. Je rencontre mon Maître, Sri Yukteswar | 90 |
| 11. Deux garçons sans argent à Brindaban | 104 |
| 12. Les années à l'ermitage de mon Maître | 114 |
| 13. Le saint qui ne dort jamais..... | 145 |
| 14. L'expérience de la conscience cosmique..... | 153 |
| 15. Le vol du chou-fleur..... | 162 |
| 16. Comment déjouer les astres | 173 |
| 17. Sasi et les trois saphirs | 185 |
| 18. Le faiseur de miracles musulman..... | 193 |
| 19. Mon Maître, en visite à Calcutta, m'apparaît à Serampore..... | 199 |
| 20. Nous n'allons pas au Cachemire | 203 |
| 21. Nous allons au Cachemire | 210 |
| 22. Le cœur d'une statue de pierre | 222 |
| 23. J'obtiens mon diplôme universitaire..... | 228 |
| 24. Je deviens moine de l'Ordre des Swamis | 236 |
| 25. Mon frère Ananta et ma sœur Nalini..... | 246 |
| 26. La science du <i>Kriya Yoga</i> | 253 |
| 27. Création d'une école de yoga à Ranchi..... | 264 |

Autobiographie d'un Yogi

| | |
|---|-----|
| 28. Kashi, réincarné et retrouvé..... | 273 |
| 29. Rabindranath Tagore et moi comparons nos systèmes d'éducation | 279 |
| 30. La loi des miracles | 285 |
| 31. Un entretien avec la vénérable Mère (Kashi Moni Lahiri)..... | 297 |
| 32. Rama ressuscité des morts..... | 308 |
| 33. Babaji, un Yogi-Christ de l'Inde moderne..... | 318 |
| 34. La matérialisation d'un palais dans l'Himalaya | 328 |
| 35. La vie christique de Lahiri Mahasaya | 342 |
| 36. Babaji montre son intérêt pour l'Occident..... | 356 |
| 37. Je vais en Amérique..... | 366 |
| 38. Luther Burbank, un saint au milieu des roses | 382 |
| 39. Thérèse Neumann, la catholique stigmatisée..... | 389 |
| 40. Mon retour en Inde..... | 399 |
| 41. Voyage idyllique dans l'Inde du sud..... | 413 |
| 42. Les derniers jours de mon Guru | 428 |
| 43. La résurrection de Sri Yukteswar..... | 446 |
| 44. En visite chez le Mahatma Gandhi | 466 |
| 45. Ma Ananda Moyi, « la Mère rayonnante de joie » | 485 |
| 46. La femme-yogi qui ne mange jamais..... | 492 |
| 47. De retour en Occident..... | 504 |
| 48. À Encinitas, en Californie..... | 509 |
| 49. Les années 1940 – 1951 | 515 |
| Paramahansa Yogananda: Un Yogi dans la vie et dans la mort..... | 537 |
| Timbre commémoratif, émis par le gouvernement indien en l'honneur de Paramahansa Yogananda | 538 |
| La lignée des Gurus de la Self-Realization Fellowship | 545 |
| Buts et Idéaux de la Self-Realization Fellowship..... | 546 |
| Index | 547 |
| Table des illustrations | 563 |